

TEXTES CLASSIQUES

Les confidences d'Arsène Lupin

Maurice Leblanc



FOLIO ★
JUNIOR

Arsène Lupin

FOLIO 
JUNIOR

Maurice Leblanc

Les confidences d'Arsène Lupin

Notes et carnet de lecture
par Bernard Chesnel

GALLIMARD JEUNESSE

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-PHILIPPE ARROU-VIGNOD

Pour en savoir plus :
www.cercle-enseignement.fr

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2024, pour les notes et le carnet de lecture

1 Les jeux du soleil

– Lupin, racontez-moi donc quelque chose.

– Eh ! que voulez-vous que je vous raconte ? On connaît toute ma vie ! me répondit Lupin qui somnolait sur le divan de mon cabinet de travail.

– Personne ne la connaît ! m'écriai-je. On sait, par telle de vos lettres, publiée dans les journaux, que vous avez été mêlé à telle affaire, que vous avez donné le branle à¹ telle autre... Mais votre rôle en tout cela, le fond même de l'histoire, le déroulement du drame, on l'ignore.

– Bah ! Un tas de potins² qui n'ont aucun intérêt.

– Aucun intérêt, votre cadeau de cinquante mille francs à la femme de Nicolas Dugrival ! Aucun intérêt, la façon mystérieuse dont vous avez déchiffré l'énigme des trois tableaux !

– Étrange énigme, en vérité, dit Lupin. Je vous propose un titre : *Le Signe de l'Ombre*.

– Et vos succès mondains³ ? ajoutai-je. Et le secret de vos bonnes actions ? Toutes ces histoires auxquelles vous avez souvent fait allusion devant moi et que vous appeliez : *L'Anneau nuptial*, *La Mort qui rôde*, etc.

1. Donné le branle à : donné une première impulsion à, lancé.

2. Potin : bavardage, commérage.

3. Mondains : dans la haute société.

Que de confidences en retard, mon pauvre Lupin !...
Allons, un peu de courage...

C'était l'époque où Lupin, déjà célèbre, n'avait pourtant pas encore livré ses plus formidables batailles ; l'époque qui précède les grandes aventures de *L'Aiguille creuse* et de *813*. Sans songer à s'approprier le trésor séculaire¹ des rois de France ou à cambrioler l'Europe au nez du Kaiser², il se contentait des coups de main plus modestes et de bénéfiques plus raisonnables, se dépensant en efforts quotidiens, faisant le mal au jour le jour, et faisant le bien aussi, par nature et par dilettantisme³, en Don Quichotte⁴ qui s'amuse et qui s'attendrit.

Comme il se taisait, je répétau :

– Lupin, je vous en prie !...

À ma stupéfaction, il répliqua :

– Prenez un crayon, mon cher, et une feuille de papier.

J'obéiss vivement, tout heureux à l'idée qu'il allait enfin me dicter quelques-unes de ces pages où il sait mettre tant de verve⁵ et de fantaisie, et que moi, hélas ! je suis obligé d'abîmer par de lourdes explications et de fastidieux⁶ développements.

– Vous y êtes ? dit-il.

– J'y suis.

1. Séculaire : accumulé depuis plusieurs siècles.

2. Le Kaiser : Guillaume II, empereur d'Allemagne de 1888 à 1918.

3. Par dilettantisme : par plaisir, comme passe-temps.

4. Don Quichotte : défenseur des opprimés, des causes perdues, à l'instar du héros du roman de Cervantès, *Don Quichotte de la Manche* (1605-1615).

5. Verve : manière de s'exprimer pleine de vivacité et d'esprit.

6. Fastidieux : ennuyeux.

– Inscrivez : 19 – 21 – 18 – 20 – 15 – 21 – 20.

– Comment ?

– Inscrivez, vous dis-je.

Il était assis sur le divan, les yeux tournés vers la fenêtre ouverte, et ses doigts roulaient une cigarette de tabac oriental.

Il prononça :

– Inscrivez : 9 – 12 – 6 – 1...

Il y eut un arrêt. Puis il reprit :

– 21.

Et, après un silence :

– 20 – 6...

Était-il fou ? Je le regardai, et peu à peu je m'aperçus qu'il n'avait plus les mêmes yeux indifférents qu'aux minutes précédentes, mais que ses yeux étaient attentifs, et qu'ils semblaient suivre quelque part, dans l'espace, un spectacle qui devait le captiver.

Cependant, il dictait, avec des intervalles entre chacun des chiffres :

– 21 – 9 – 18 – 5...

Par la fenêtre, on ne pouvait guère contempler qu'un morceau de ciel bleu vers la droite, et que la façade de la maison opposée, façade de vieil hôtel dont les volets étaient fermés comme à l'ordinaire. Il n'y avait là rien de particulier, aucun détail qui me parût nouveau parmi ceux que je considérais depuis des années...

– 12 – 5 – 4 – 1...

Et soudain, je compris... ou plutôt, je crus comprendre. Car comment admettre qu'un homme comme

Lupin, si raisonnable au fond sous son masque¹ d'ironie, pût perdre son temps à de telles puérités² ? Cependant il n'y avait pas de doute possible. C'était bien cela qu'il comptait, les reflets intermittents d'un rayon de soleil qui se jouait sur la façade noircie de la vieille maison, à la hauteur du second étage.

– 14 – 7..., me dit Lupin.

Le reflet disparut pendant quelques secondes, puis, coup sur coup, à intervalles réguliers, frappa la façade, et disparut de nouveau.

Instinctivement, j'avais compté, et je dis à haute voix :

– 5...

– Vous avez saisi ? Pas dommage ! ricana Lupin.

Il se dirigea vers la fenêtre et se pencha comme pour se rendre compte du sens exact que suivait le rayon lumineux. Puis il alla se recoucher sur le canapé en me disant :

– À votre tour, maintenant, comptez...

J'obéis, tellement ce diable d'homme avait l'air de savoir où il voulait en venir. D'ailleurs, je ne pouvais m'empêcher d'avouer que c'était chose assez curieuse que cette régularité des coups de lumière sur la façade, que ces apparitions et ces disparitions qui se succédaient comme les signaux d'un phare.

Cela provenait évidemment d'une maison située sur le côté de la rue où nous nous trouvions, puisque

1. Masque : expression du visage.

2. Puérité : enfantillage.

le soleil pénétrait alors obliquement par mes fenêtres. On eût dit que quelqu'un ouvrait ou fermait alternativement une croisée¹, ou plutôt se divertissait à renvoyer des rayons de clarté à l'aide d'un petit miroir de poche.

– C'est un enfant qui s'amuse, m'écriai-je au bout d'un instant, quelque peu agacé par l'occupation stupide qui m'était imposée.

– Allez toujours !

Et je comptais... Et j'alignais des chiffres... Et le soleil continuait à danser en face de moi, avec une précision vraiment mathématique.

– Et ensuite ? me dit Lupin, à la suite d'un silence plus long...

– Ma foi, cela me semble terminé... Voilà plusieurs minutes qu'il n'y a rien.

Nous attendîmes, et, comme aucune leur ne se jouait plus dans l'espace, je plaisantai :

– M'est avis que nous avons perdu notre temps. Quelques chiffres sur du papier, le butin est maigre.

Sans bouger de son divan, Lupin reprit :

– Ayez l'obligeance, mon cher, de remplacer chacun de ces chiffres par la lettre de l'alphabet qui lui correspond en comptant, n'est-ce pas, A comme 1, B comme 2, etc.

– Mais c'est idiot.

– Absolument idiot, mais on fait tant de choses idiotes dans la vie... Une de plus...

1. Croisée : fenêtre.

Je me résignai à cette besogne stupide, et je notai les premières lettres : S-U-R-T-O-U-T...

Je m'interrompis, étonné :

– Un mot ! m'écriai-je... Voici un mot qui se forme.

– Continuez donc, mon cher.

Et je continuai, et les lettres suivantes composèrent d'autres mots que je séparais les uns des autres, au fur et à mesure. Et, à ma grande stupéfaction, une phrase entière s'aligna sous mes yeux.

– Ça y est ? me dit Lupin, au bout d'un instant.

– Ça y est !... Par exemple, il y a des fautes d'orthographe.

– Ne vous occupez pas de cela, je vous prie... lisez lentement.

Alors je lus cette phrase inachevée, que je donne ici telle qu'elle m'apparut :

Surtout il faut fuir le danger, éviter les attaques, n'affronter les forces ennemies qu'avec la plus grande prudence, et...

Je me mis à rire.

– Et voilà ! La lumière se fit ! Hein ! nous sommes éblouis de clartés ! Mais vraiment, Lupin, confessez que ce chapelet¹ de conseils, égrené² par une cuisinière, ne vous avance pas beaucoup.

Lupin se leva sans se départir de son mutisme³ dédaigneux, et saisit la feuille de papier.

1. Chapelet : succession.

2. Égrené : débité à la suite.

3. Mutisme : silence, refus de parler.

Je me suis souvenu par la suite qu'un hasard, à ce moment, accrocha mes yeux à la pendule. Elle marquait cinq heures dix-huit.

Lupin cependant restait debout, la feuille à la main, et je pouvais constater à mon aise, sur son visage si jeune, cette extraordinaire mobilité d'expression qui dérouta les observateurs les plus habiles et qui est sa grande force, sa meilleure sauvegarde. À quels signes se rattacher pour identifier un visage qui se transforme à volonté, sans même le secours des fards¹, et dont chaque expression passagère semble être l'expression définitive?... À quels signes? Il y en avait un que je connaissais, un signe immuable : deux petites rides en croix qui creusaient son front quand il donnait un violent effort d'attention. Et je la vis en cet instant, nette et profonde, la menue croix révélatrice.

Il reposa la feuille de papier et murmura :

– Enfantin!

Cinq heures et demie sonnaient.

– Comment! m'écriai-je, vous avez réussi? en douze minutes!

Il fit quelques pas de droite et de gauche dans la pièce, puis alluma une cigarette, et me dit :

– Ayez l'obligeance d'appeler au téléphone le baron Repstein et de le prévenir que je serai chez lui à dix heures du soir.

– Le baron Repstein? demandai-je, le mari de la fameuse baronne?

1. Fard : maquillage.

- Oui.
- C'est sérieux ?
- Très sérieux.

Absolument confondu¹, incapable de lui résister, j'ouvris l'annuaire du téléphone et décrochai l'appareil. Mais, à ce moment, Lupin m'arrêta d'un geste autoritaire, et il prononça, les yeux toujours fixés sur la feuille qu'il avait reprise :

– Non, taisez-vous... C'est inutile de le prévenir... Il y a quelque chose de plus urgent... quelque chose de bizarre et qui m'intrigue... Pourquoi diable cette phrase est-elle inachevée ? Pourquoi cette phrase est-elle...

Rapidement, il empoigna sa canne et son chapeau.

– Partons. Si je ne me trompe pas, c'est une affaire qui demande une solution immédiate, et je ne crois pas me tromper.

– Vous savez quelque chose ?

– Jusqu'ici, rien du tout.

Dans l'escalier, il passa son bras sous le mien et me dit :

– Je sais ce que tout le monde sait. Le baron Repstein, financier et sportsman², dont le cheval *Etna* a gagné cette année le Derby d'Epsom et le Grand Prix de Longchamp³, le baron Repstein a été la victime de

1. Confondu : troublé, décontenancé.

2. Sportsman : pratiquant et amateur de sports, notamment du sport hippique (anglicisme).

3. Le Derby d'Epsom, en Angleterre, et le Grand Prix de Paris-Longchamp sont deux des plus prestigieuses courses hippiques de plat.

sa femme, laquelle femme, très connue pour ses cheveux blonds, ses toilettes et son luxe, s'est enfuie voilà quinze jours, emportant avec elle une somme de trois millions¹, volée à son mari, et toute une collection de diamants, de perles et de bijoux que la princesse de Berny lui avait confiée et qu'elle devait acheter. Depuis deux semaines, on poursuit la baronne à travers la France et l'Europe, ce qui est facile, la baronne semant l'or et les bijoux sur son chemin. À chaque instant, on croit l'arrêter. Avant-hier même, en Belgique, notre policier national, l'ineffable² Ganimard, cueillait, dans un grand hôtel, une voyageuse contre qui les preuves les plus irréfutables s'accumulaient. Renseignements pris, c'était une théâtruse³ notoire, Nelly Darbel. Quant à la baronne, introuvable. De son côté, le baron Repstein offre une prime de cent mille francs à qui fera retrouver sa femme. L'argent est entre les mains d'un notaire. En outre, pour désintéresser⁴ la princesse de Berny, il vient de vendre en bloc son écurie de courses, son hôtel du boulevard Haussmann et son château de Roquencourt.

– Et le prix de la vente, ajoutai-je, doit être touché tantôt. Demain, disent les journaux, la princesse de Berny aura l'argent. Seulement, je ne vois pas, en vérité, le rapport qui existe entre cette histoire, que vous avez résumée à merveille, et la phrase énigmatique...

1. Il s'agit de francs-or ou de francs germinal (en argent).

2. Ineffable : qu'on ne saurait décrire sans rire.

3. Théâtruse : actrice sans talent.

4. Désintéresser : indemniser.

Lupin ne daigna pas me répondre.

Nous avons suivi la rue que j'habitais et nous avons marché pendant cent cinquante ou deux cents mètres, lorsqu'il descendit du trottoir et se mit à examiner un immeuble, de construction déjà ancienne, et où devaient loger de nombreux locataires.

– D'après mes calculs, me dit-il, c'est d'ici que paraissent les signaux, sans doute de cette fenêtre encore ouverte.

– Au troisième étage ?

– Oui.

Il se dirigea vers la concierge et lui demanda :

– Est-ce qu'un de vos locataires ne serait pas en relation avec le baron Repstein ?

– Comment donc ! Mais oui, s'écria la bonne femme, nous avons ce brave M. Lavernoux, qui est le secrétaire, l'intendant du baron. C'est moi qui fais son petit ménage.

– Et on peut le voir ?

– Le voir ? Il est bien malade, ce pauvre monsieur.

– Malade ?

– Depuis quinze jours... depuis l'aventure de la baronne. Il est rentré le lendemain avec la fièvre, et il s'est mis au lit.

– Mais il se lève ?

– Ah ! ça, j'sais pas.

– Comment, vous ne savez pas ?

– Non, son docteur défend qu'on entre dans sa chambre. Il m'a repris la clef.

– Qui ?

– Le docteur. C'est lui-même qui vient le soigner, deux ou trois fois par jour. Tenez, il sort de la maison, il n'y a pas vingt minutes... un vieux à barbe grise et à lunettes, tout cassé¹... Mais où allez-vous, monsieur ?

– Je monte, conduisez-moi, dit Lupin, qui, déjà, avait couru jusqu'à l'escalier. C'est bien au troisième étage, à gauche ?

– Mais ça m'est défendu, gémissait la bonne femme en le poursuivant. Et puis, je n'ai pas la clef, puisque le docteur...

L'un derrière l'autre, ils montèrent les trois étages. Sur le palier, Lupin tira de sa poche un instrument, et, malgré les protestations de la concierge, l'introduisit dans la serrure. La porte céda presque aussitôt. Nous entrâmes.

Au bout d'une pièce obscure, on apercevait de la clarté qui filtrait par une porte entrebâillée. Lupin se précipita, et, dès le seuil, il poussa un cri :

– Trop tard ! Ah ! crebleu !

La concierge tomba à genoux, comme évanouie.

Ayant pénétré à mon tour dans la chambre, je vis sur le tapis un homme à moitié nu qui gisait, les jambes recroquevillées, les bras tordus, et la face toute pâle, une face amaigrie, sans chair, dont les yeux gardaient une expression d'épouvante, et dont la bouche se convulsait en un rictus² effroyable.

– Il est mort, fit Lupin, après un examen rapide.

1. Cassé : usé, fatigué.

2. Rictus : sourire grimaçant.

– Mais comment ? m'écriai-je, il n'y a pas trace de sang.

– Si, si, répondit Lupin, en montrant sur la poitrine, par la chemise entrouverte, deux ou trois gouttes rouges... Tenez, on l'aura saisi d'une main à la gorge, et de l'autre on l'aura piqué au cœur. Je dis « piqué », car vraiment la blessure est imperceptible. On croirait le trou d'une aiguille très longue.

Il regarda par terre, autour du cadavre. Il n'y avait rien qui attirât l'attention, rien qu'un petit miroir de poche, le petit miroir avec lequel M. Lavernoux s'amusait à faire danser dans l'espace des rayons de soleil.

Mais, soudain, comme la concierge se lamentait et appelait au secours, Lupin se jeta sur elle et la bouscula :

– Taisez-vous !... Écoutez-moi... Vous appellerez tout à l'heure... Écoutez-moi et répondez. C'est d'une importance considérable. M. Lavernoux avait un ami dans cette rue, n'est-ce pas ? à droite et sur le même côté... un ami intime ?

– Oui.

– Un ami qu'il retrouvait tous les soirs au café, et avec lequel il échangeait des journaux illustrés ?

– Oui.

– Son nom ?

– M. Dulâtre.

– Son adresse ?

– Au 92 de la rue.

– Un mot encore : ce vieux médecin, à barbe grise

et à lunettes, dont vous m'avez parlé, venait depuis longtemps ?

– Non. Je ne le connaissais pas. Il est venu le soir même où M. Lavernoux est tombé malade.

Sans en dire davantage, Lupin m'entraîna de nouveau, redescendit et, une fois dans la rue, tourna sur la droite, ce qui nous fit passer devant mon appartement. Quatre numéros plus loin, il s'arrêtait en face du 92, petite maison basse dont le rez-de-chaussée était occupé par un marchand de vins qui, justement, fumait sur le pas de sa porte, auprès du couloir d'entrée. Lupin s'informa si M. Dulâtre se trouvait chez lui.

– M. Dulâtre est parti, répondit le marchand... voilà peut-être une demi-heure... Il semblait très agité, et il a pris une automobile, ce qui n'est pas son habitude.

– Et vous ne savez pas...

– Où il se rendait ? Ma foi, il n'y a pas d'indiscrétion. Il a crié l'adresse assez fort ! « À la préfecture de Police¹ », qu'il a dit au chauffeur...

Lupin allait lui-même héler un taxi-auto, quand il se ravisa, et je l'entendis murmurer :

– À quoi bon, il a trop d'avance !...

Il demanda encore si personne n'était venu après le départ de M. Dulâtre.

– Si, un vieux monsieur à barbe grise et à lunettes qui est monté chez M. Dulâtre, qui a sonné et qui est reparti.

1. Préfecture de police de Paris : institution située sur l'île de la Cité, chargée à Paris et dans le département de la Seine de la sécurité des biens et des personnes.

– Je vous remercie, monsieur, dit Lupin en saluant.

Il se mit à marcher lentement, sans m’adresser la parole et d’un air soucieux. Il était hors de doute que le problème lui semblait fort difficile et qu’il ne voyait pas très clair dans les ténèbres où il paraissait se diriger avec tant de certitude.

D’ailleurs, lui-même m’avoua :

– Ce sont là des affaires qui nécessitent beaucoup plus d’intuition que de réflexion. Seulement, celle-ci vaut fichtre la peine qu’on s’en occupe !

Nous étions arrivés sur les boulevards. Lupin entra dans un cabinet de lecture¹ et consulta très longuement les journaux de la dernière quinzaine. De temps à autre, il marmottait :

– Oui... oui... Évidemment ce n’est qu’une hypothèse, mais elle explique tout... Or, une hypothèse qui répond à toutes les questions n’est pas loin d’être une vérité.

La nuit était venue, nous dînâmes dans un petit restaurant et je remarquai que le visage de Lupin s’anima peu à peu. Ses gestes avaient plus de décision². Il retrouvait de la gaieté, de la vie. Quand nous partîmes, et durant le trajet qu’il me fit faire sur le boulevard Haussmann, vers le domicile du baron Repstein, c’était vraiment le Lupin des grandes occasions, le Lupin qui a résolu d’agir et de gagner la bataille.

Un peu avant la rue de Courcelles, notre allure se

1. Cabinet de lecture : établissement où le public pouvait, moyennant une faible somme d’argent, consulter et emprunter des journaux et des livres.

2. Décision : ici, netteté, précision.

ralentit. Le baron Repstein habitait à gauche, entre cette rue et le faubourg Saint-Honoré, un hôtel à trois étages dont nous pouvions apercevoir la façade enjolivée de colonnes et de cariatides¹.

– Halte ! dit Lupin tout à coup.

– Qu'y a-t-il ?

– Encore une preuve qui confirme mon hypothèse...

– Quelle preuve ? Je ne vois rien.

– Je vois... Cela suffit...

Il releva le col de son vêtement, rabattit les bords de son chapeau mou², et prononça :

– Crébleu ! le combat sera rude. Allez vous coucher, mon bon ami. Demain, je vous raconterai mon expédition... si toutefois elle ne me coûte pas la vie.

– Hein ?

– Eh ! eh ! je risque gros. D'abord, mon arrestation, ce qui est peu. Ensuite, la mort, ce qui est pis ! Seulement...

Il me prit violemment par l'épaule :

– Il y a une troisième chose que je risque, c'est d'empocher deux millions... Et quand j'aurai une première mise de deux millions, on verra de quoi je suis capable. Bonne nuit, mon cher, et si vous ne me revoyez pas...

Il déclama :

« *Plantez un saule au cimetière,
J'aime son feuillage éploré³...* »

1. Cariatide : statue de femme tenant lieu de colonne.

2. Chapeau mou : chapeau en feutre (étoffe épaisse).

3. Extrait de *Lucie*, poème d'Alfred de Musset (1850).

Je m'éloignai aussitôt. Trois minutes plus tard – et je continue le récit d'après celui qu'il voulut bien me faire le lendemain –, trois minutes plus tard, Lupin sonnait à la porte de l'hôtel Repstein.

– M. le baron est-il chez lui ?

– Oui, répondit le domestique, en examinant cet intrus d'un air étonné, mais M. le baron ne reçoit pas à cette heure-ci.

– M. le baron connaît l'assassinat de son intendant Lavernoux ?

– Certes.

– Eh bien, veuillez lui dire que je viens à propos de cet assassinat, et qu'il n'y a pas un instant à perdre.

Une voix cria d'en haut :

– Faites monter, Antoine.

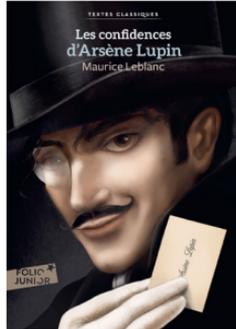
Sur cet ordre émis de façon péremptoire¹, le domestique conduisit Lupin au premier étage. Une porte était ouverte au seuil de laquelle attendait un monsieur que Lupin reconnut pour avoir vu sa photographie dans les journaux, le baron Repstein, le mari de la fameuse baronne, et le propriétaire d'*Etna*, le cheval le plus célèbre de l'année.

C'était un homme très grand, carré d'épaules, dont la figure, toute rasée, avait une expression aimable, presque souriante, que n'atténuait pas la tristesse des yeux. Il portait des vêtements de coupe élégante, un gilet de velours marron, et, à sa cravate, une perle que Lupin estima d'une valeur considérable.

1. Péremptoire : qui n'admet aucune discussion.

Les confidences d'Arsène Lupin

Maurice Leblanc



Quand il n'exerce pas son métier de voleur, Arsène Lupin, l'homme aux mille visages, se transforme volontiers en détective. Pour sauver une jeune femme en détresse, corriger une injustice ou battre à son propre jeu l'inspecteur Ganimard... À condition, bien sûr, d'y trouver son intérêt !

Six aventures du célèbre gentleman-cambrioleur, mêlant mystère, drame et panache.

De nouvelles éditions, abrégées sans réécriture, pour rendre plus accessibles les grands classiques. Avec des notes et un carnet de lecture.

Cette édition électronique du livre
Les confidences d'Arsène Lupin
de Maurice Leblanc
a été réalisée le 13 novembre 2023
par Maryline Gatepaille et Melissa Luciani
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
(ISBN : 978-2-07-520308-1 – Numéro d'édition : 618587).

Code produit: Q02042 – ISBN : 978-2-07-520309-8
Numéro d'édition : 618588

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.